

II.

DAL CARTEGGIO DELL'AB. GALIANI.

LETTERE INEDITE

di d'Holbach, Diderot, signora d'Épinay, signora Necker,
viscontessa di Belsunce, Suard, Grimm, Caracciolo, Paisiello e Galiani.

(continuaz. e fine, vedi a. II, fasc. II).

15.

FEDERICO MELCHIORRE GRIMM (1) ALL'AB. GALIANI.

Je ne sais, charmant abbé, comment il m'arrive d'être toujours endetté avec vous. Paisiello (2) m'a apporté votre mot du 29 juillet. J'avais reçu auparavant votre lettre du 18 septembre; et celle du 4 novembre (3) est aussi entre mes mains. Il vous en arrivera encore une de moi par le comte de Woronzoff (4). Vous l'avez fait aller un peu vite de Pétersbourg à Rome; mais, ne vous en déplaise, il n'est encore qu'à Vienne, ce qui n'empêche pas que je désire que vous fassiez à son égard, en temps et lieu, comme si le baron d'Holbach ou le comte de Schomberg étaient venus en haute personne.

(1) Il Grimm s'era recato una prima volta a Pietroburgo, nel 1773, insieme col Diderot, conquistando completamente le simpatie di Caterina II, che, dopo la sua partenza (aprile '74), intavolò una regolare corrispondenza con lui. Lo abbiamo visto nel gennaio '76 recarsi a Napoli insieme coi conti Romanzof (cfr. *Critica*, II, p. 158, nota 2). Con essi ripartì per Pietroburgo, ove giunse nel settembre, ricevendo dall'imperatrice festosissime accoglienze. Cfr. SCHERER, op. cit., 261-333, 427-434.

(2) Dopo i trionfi riportati a Roma, con *Le due contesse* e *La disfatta di Dario*, Giov. Paisiello aveva avute vantaggiosissime offerte dalle corti di Vienna, Londra e Pietroburgo. Scelse quest'ultima, in cui passò gli anni più belli della sua vita e scrisse i suoi capolavori. L'imperatrice gli assegnò 9000 rubli l'anno; e, non contenta di ciò, gli faceva continui regali. — Sul Paisiello, oltre l'ottimo articolo del FÉLIS nella *Biographie des musiciens* ed il FLORIMO, *La scuola musicale di Napoli*, III e IV, passim, cfr. CROCE, *I teatri di Napoli*, pp. 702-705, e DE BLASIS, *Un autografo di Giov. Paisiello*, in *Arch. stor. per le prov. napolet.*, IX, 305 sgg. — Si conservano una ventina di lettere inedite scritte da lui al Galiani.

(3) Nessuna di queste lettere esiste nella *Correspondance*.

(4) Il conte Alessandro Woronzoff (1741-1805), nipote del favorito dell'imperatrice Elisabetta e cancelliere dell'impero sotto Alessandro I.

Parlons de nos affaires. Je vois avec satisfaction qu'elles sont entièrement terminées; mais je trouve vos plaisanteries marocaines d'autant plus mauvaises que je n'ai pas encore la nouvelle de l'arrivée de sainte Cathérine à Amsterdam. Ce qui me rassure c'est qu'une Cathérine, sainte ou non sainte, n'est pas un morceau pour un Marocain. Les frais de Naples à Livourne vous ayant été remboursés, nos comptes se trouvent soldés, en style ordinaire, ou, en style de Nosseigneurs de la Chambre des comptes, « appurés ». Mais l'impératrice ne sera en possession de ses trésors acquis (1) qu'au mois de mai ou de juin, si les risques de la mer n'y mettent obstacle.

Ce qui n'est pas appuré c'est mon cadeau socratique (2), car Paisiello n'a avec lui que son original dont je ne peux en conscience le dépouiller; et, pour en faire faire une copie, c'est une chose non seulement infiniment coûteuse en ce pays-ci, mais, lorsque je m'y serai déterminé, j'aurai encore le déplaisir d'avoir pour mon argent une copie remplie de fautes. Le bon goût, la correction et le bon marché exigeaient donc également que cette copie se fit à Naples et allât m'attendre en France; et c'est un malheur de plus que cet original entre les mains de l'auteur, parce qu'il expose à une forte et mauvaise tentation.

Le divin Paisiello vous aura mandé lui-même tous les accidents de son voyage, mais enfin *per varios casus* le voilà ici depuis environ deux mois. Son succès a été le plus brillant et le plus général possible. Le jour de la présentation, on fit une académie à la cour qu'il dirigea et dans laquelle on n'exécuta que de sa musique. L'impératrice qui n'aime pas la musique avec passion, fut singulièrement frappée du nerf de son style, de la nouveauté de ses idées. Le grand duc, la grande duchesse, toute la cour fut enchantée; et on claqua des mains dans la salle du trône comme dans une spectacle public.

L'impératrice, après le premier morceau et le *baciamano* de Paisiello, se mit à son jeu; mais lui députa successivement le grand écuyer et d'autres messagers de cette espèce pour lui faire les compliments du monde les plus agréables de sa part; et, comme elle m'avait défendu d'approcher de sa table de peur de me distraire de la musique, elle me députa aussi un ambassadeur pour me faire compliment sur ce succès si général et si complet. Actuellement, le grand Paisiello est occupé à faire l'opéra *Nitteti* de Metastasio (3); et, comme il veut qu'il soit établi au théâtre sous quinze ou vingt jours, nous n'en jouissons pas beaucoup en ce moment. Madame la grande duchesse l'a pris pour son maître tout de suite. Piccini sera

(1) Allusione alla biblioteca di Berardo Galiani, ricca di libri d'architettura, che, intermediario il Grimm, il Galiani aveva venduta a Caterina II. Cfr. *Correspond.*, II, 457 n.

(2) Il Grimm desiderava una copia della partitura del *Socrate immaginario*.

(3) Si veda la lettera che segue.

obligé d'écrire sur des paroles françaises (1). Je le plains, car c'est de toutes les castrations la plus meurtrière et la plus infaillible.

Vous m'avez confirmé la retraite du marquis Tanucci (2) et l'orage du bassin des Tuileries, que l'impératrice m'avait annoncé quelques jours auparavant. Je n'ai pas connu et adoré le marquis della Sambuca à Vienne, parce qu'il n'y était pas; mais, s'il veut que je l'adore à Pétersbourg, il ne tiendra qu'à lui. Comme il vous fera, je lui ferai, prévenez-le là-dessus.

Savez-vous que vous devriez vous faire envoyer en cette cour comme ministre de la vôtre? Pensez-y, ce n'est pas un rêve creux que je vous mande là. Vous ferez un peu renchéris les fourrures, à force de vous fourrer pour vous préserver du froid (3); il faudra élargir les carrosses, qui sont cependant toutes à l'anglaise; mais, à ces révolutions près, vous verrez que vous vous tirerez d'affaire. Et comment Ferdinando Galiani ose-t-il vivre dans le même siècle que Catherine sans l'avoir vue? Com-

(1) Niccolò Piccinni, celebre musicista, che allora si trovava a Parigi, stava preparando l'opera *Roland*, della quale il Marmontel avea ridotte per lui le parole del Quinault. Incominciavano già, in quel tempo, le dispute tra gluckisti e piccinnisti. Il marchese Caracciolo, il conte di Creutz, ambasciatore svedese a Parigi, il Marmontel, il D'Alembert, il Morellet, il Laharpe, il Saint-Lambert, il cav. de Chatellux e la maggior parte dei letterati difendevano il Piccinni; l'ab. Arnaud ed il Suard, — che da ciò appariscono migliori conoscitori di musica, — erano pel Gluck. Il principe di Beauvau e quello di Rohan s'atteggiavano a conciliatori. Cfr. DESNOIRESTERRES, *Gluck et Piccinni*, pp. 192, 199.

(2) Bernardo Tanucci, che, nel 1734, era semplice ministro di giustizia (cfr. SCHIPA, *Il regno di Napoli al tempo di Carlo Borbone*, passim), dal 1755, o, meglio, dal 1759, era diventato il personaggio più influente del regno di Napoli, dopo il re di Spagna. Ciò, naturalmente, non garbava all'imperiosa Maria-Carolina, la quale non cessava d'insistere presso l'inerte marito, acciò licenziasse il ministro a lei importuno. Divenuto più forte l'attrito per l'appunto nel '75-'76, durante il processo dei massoni napoletani (la regina, com'è noto, apparteneva a questa setta), Ferdinando IV, approfittando che l'ottuagenario ministro annunziava sempre di voler andar via, senza, per altro, dirlo mai sul serio, un brutto mattino, all'impensata, gli mandò il marchese Carlo de Marco, ministro degli affari ecclesiastici, con un dispaccio, in cui gli si annunziava che il re « accettava le dimissioni tante volte chieste ». L'azione villana suscitò tanto sdegno in Carlo III, che, d'allora in poi, dal carteggio col figlio bandì completamente la politica, limitandosi a parlar di caccia. Cfr. D'AYALA, *I liberi muratori a Napoli nel secolo XVIII*, in *Arch. stor. per le prov. nap.*, XXII e XXIII, passim. — Il marchese della Sambuca (non *Sambucca*, come è scritto in tutte le edizioni della *Correspondance*), prima di succedere al Tanucci, era stato ambasciatore a Vienna ove avea saputo accattivarsi la simpatia di Maria Teresa, che lo raccomandò alla figlia.

(3) Il freddo era uno dei più grandi nemici del Galiani, poichè, tra gli altri inconvenienti, gli nuoceva molto agli occhi e ai denti. Di ciò, nei primi anni di soggiorno a Parigi, egli si doleva col Tanucci, a cui, talvolta, scriveva dal letto, involuppato in una pelle d'orso. In tale assetto riceveva pure, d'inverno, i suoi amici.

ment peut-il me laisser cet avantage sur lui, à moi qui ne suis que des moindres de la famille?

Voilà plus de trois mois que je suis ici, que je passe ma vie avec elle, tous les jours, un jour comme l'autre, ne voyant qu'elle, souvent du matin au soir, n'allant qu'à la cour, dînant avec elle en public, en particulier, jasant, causant des heures entières, avec une liberté, avec une sécurité... cela n'a-t-il pas l'air d'un rêve? J'ignore combien ce rêve durera encore; mais on dirait que le soin d'amuser est compris parmi les soins de l'empire. Comme entre amis il n'y a point de secret, je lui fais part de vos lettres; mais il ne faut pas que vous sachiez cela.

Cependant vous pourrez me tirer d'un grand embarras avec elle. Imaginez qu'elle s'est mise dans la tête depuis quelque temps qu'elle ressemble beaucoup à Louis XV. J'ai beau lui dire que c'est le démon de la superbe qui lui a suggéré cette prétension; que, si elle persiste dans ces idées vaniteuses, elle court risque de se damner: elle ne veut pas démordre et exige que je fasse le parallèle entre elle et feu le meilleur des rois, à la manière de Plutarque. Je lui ai déclaré que je ne connaissais que vous au monde en état de faire des choses impossibles et qui puissiez vous tirer de cette entreprise, que j'y resterais sûrement avec armes et bagages. Voyez si vous voulez venir à mon secours. Je ne vous propose pas une gloire aisée; mais, si vous l'obtenez, si vous savez rassembler des ressemblances et dissemblances entre ces deux têtes augustes, je vous trouverai plus grand que si vous aviez fait entendre raison à l'abbé Morellet (1).

Adieu, charmant abbé, aimez-moi, écrivez-moi, servez-vous de l'adresse de mes banquiers de Berlin, où adressez-moi vos lettres directement; mais non par des ministres, car les ministres voyagent et les lettres se perdent. Présentez mille respects à M. le comte de Wilseck (2), à M. le baron de Gleichen (3), à milady Orford (4) et à tous ceux qui veulent bien m'honorer de leur souvenir. Portez-vous bien. Occupez-vous de mon conseil.

Que dites-vous de la nomination de M. Necker? (5). Convenez que Louis XVI n'est pas plât dans ses choix. Je vous avertis que je ne veux

(1) Cfr. *Critica*, I, p. 487, nota 4.

(2) Inviato straordinario dalla corte di Vienna a Napoli, fin dal 1773.

(3) Carlo-Enrico barone di Gleichen (1735-1807), ambasciatore danese a Parigi (1763-70), poi a Napoli. Era amicissimo del Galiani, cui scrisse parecchie lettere.

(4) Margherita Rolle d'Hayton (1695-1781), maritata in prime nozze (1724) a Roberto Walpole, secondo conte d'Orford (figlio del celebre ministro), morto nell'aprile 1751, sposò, solo cinquantacinque giorni dopo la morte di questi, Sewallis Shirley († 1765). Ebbe inoltre parecchi amanti, all'ultimo dei quali — il cav. Giulio Mozzi — lasciò tutto ciò di cui poteva disporre. — La sua salute l'aveva obbligata a stabilirsi prima a Genova, poi a Napoli. Abitava a Pizzofalcone, ed aveva due ville in campagna: una a Pozzuoli, l'altra a S. Giorgio a Cremano, ai piedi del Vesuvio, prossima a quella ove soleva villeggiare il Galiani, che con la contessa ebbe sempre rapporti di cordialissima amicizia.

(5) Cfr. *Critica*, II, p. 165 sg.

point de guerre. Vous aimez les événements, moi je les déteste. Si j'avais été l'Eternel, j'aurais arrangé mon ménage; mais c'eût été pour l'éternité, et Lucifer avec toute sa méchanceté ne m'aurait pas tiré de ma bienheureuse uniformité. Si elle m'eut ennuyé, j'aurais eu une demi douzaine de charmants petits abbés encadrés dans mon boudoir pour me désennuyer.

Adieu.

A propos, je vous souhaite la bonne année.

A Pétersbourg, ce 3 décembre 1776.

16.

LO STESSO ALLO STESSO.

A Pétersbourg, ce 8 fevrier 1777.

Votre lettre du 17 décembre (1), charmant abbé, a trouvé le chemin de Naples à Petersbourg, comme Paisiello et son pot de chambre d'élection (2) en a régalé son auguste et charmante impératrice, qui vous connaît comme si elle avait passé dix ans à Paris avec vous. Hé bien! ne vous l'avais-je pas dit?

Voilà des ministres nommés entre les cours respectives. Si vous mourez sans avoir vu cette impératrice, tant pis pour vous, et je vous tiens pour un pot de chambre de réprobation. Je suis disposé à croire de M. della Sambuca tout le bien que vous m'en dites, mais il faut des preuves de pot de chambre.

J'aime bien que vous perdiez une page et demie à me rappeler le prince et la princesse de Caramanico (3). Mettez-vous dans la tête que je n'ai rien oublié de mon voyage d'Italie, mais rien, parce que tout était jouissance pour moi, et qu'il n'y a que les faits qu'on oublie. On dit ici que le prince Caramanica va à Vienne et qu'on nous envoie ici un Colubrano Carafa. J'aimerais mieux le premier, si je me dois me trouver encore ici à son arrivée.

Paisiello a eu le succès le plus brillant. Il y a environ dix ou douze jours que nous avons eu pour la première fois son opéra *Nitteti*. Je le possède assez pour qu'il m'empêche de dormir. Il n'a pas seulement eu les applaudissements de l'impératrice et de la cour; mais, lorsque ces bat-

(1) Nemmeno questa lettera esiste nella *Correspond*.

(2) Parodia de « lo vas d'elezione » (s. Paolo), ed allusione a sè medesimo.

(3) Francesco d'Aquino, principe di Caramanico, amante di Maria Carolina, e che fu poi, nel 1786, vicerè di Sicilia. Cfr. Croce, *Canti politici del popolo napoletano* (Napoli, MDCCCXCII), p. xxvii sg. Notizie sul Caramanico, anche nel DUMAS, *I Borboni di Napoli*, I, 288 sgg.

tements sont finis et que S. M. est sortie de sa loge, alors le public bat trois ou quatre fois pour le compte du *maestro*.

Le lendemain de la première représentation, l'impératrice fit donner un traitement à Paisiello et tous les acteurs par M. le directeur général des plaisirs, et pendant le repas elle envoya des présents aux principaux acteurs. Paisiello eut une superbe boîte garnie de diamants; c'était, comme de raison, le plus beau des présents accordés. J'étais dans le cabinet de S. M. lorsqu'elle choisit ces présents, parmi lesquels elle avait fait mêler, comme de hasard, une superbe boîte enrichie de diamants, ornée de son portrait que je fus obligé de garder. Je lui demandai ce que j'avais fait à l'opéra. — C'est pour l'avoir bien écouté — me dit-elle.

Personne, mon cher ami, n'est plus riche en tabatières que moi, qui n'ai jamais pris une prise de tabac! Mais celle-ci est inestimable par le portrait qui s'y trouve. Jusqu'à présent, je ne suis parvenu qu'à avoir quinze portraits de l'impératrice en ma possession, mais j'espère être plus riche avec le temps.

Faites vos compliments à Paisiello, et convenez que nous ne traitons pas trop mal vos amis que vous nous cédez.

J'espère que vous me tirerez de peine à l'égard du parallèle de Louis XV.

Vous m'avez fait passer un trait de lumière dans l'esprit, en me disant qu'il ne faut que des gens médiocres aux grandes places. Attendons cependant M. Necker. J'ai toujours cru à celui-là; et, s'il me trompe dans mon attente, il faudra que je me détache du génie. Ne croyez pourtant que nous ayons été ruinés en France à force de génie, ni que les économistes et leurs fauteurs, adhérents, etc. radotent à force de génie. L'impératrice prétend qu'économiste et homme de génie sont les deux opposés. Je ne lui ai vu de la haine que contre ces gens-là. Elle m'en demande quelquefois le *perchè*. Je dis parce qu'ils l'ont ennuyée, ce qui est au fond le péché irrémédiable.

Charmant abbé, je ne sais ce que je fais en vous écrivant, car je veux mourir si j'en ai le temps. Je vous embrasse. Mes respects, hommages, tendresses à qui ils appartiennent. Ne m'oubliez pas auprès de milady Orford, M. le comte de Wilseck, etc. etc. etc.

Si vous me demandez ce que je fais, je vous dirai une seule chose. Je passe ma vie avec l'impératrice. J'y dine à peu près tous les jours, et comme le général Clerck, j'y reste et j'y cause. Si cela ne vous étonne pas, vous êtes difficile.

17.

L'AB. GALIANI A FED. MELCHIORRE GRIMM (1).

Naples, 17 janvier 1777.

Dieu sait si j'acheverai dans la journée cette épître, tant le démon écrivain me possède. J'écris pourtant avec assez de découragement, n'ayant pas encore avis de vous si la lettre que j'ai essayé de vous écrire par le banquier de Berlin vous est parvenue. Cependant, mettons notre confiance en le dieu Mercure, dit des voyageurs, des postillons et des macquéreaux; et écrivons.

D'abord, S. M. I. la czarienne me doit 74 livres, argent de France, et voici comment. Les frais du transport des livres d'ici à Livourne étaient pour mon compte: je les ai payés, et tout est dit. Mais l'assurance, mon ami, l'assurance, — car il a fallu en faire une aussi pour un si petit voyage, pour ne pas faire une grosse sottise, — c'est à l'impératrice de la payer, et elle a coûté 18 ducats napolitains. Tâchez de me récupérer cet argent que j'ai payé déjà la semaine passée, et alors nous serons quittes tout de bon.

Jouissez de *Socrate* en original tant que vous serez à S. Pétersbourg, et ne vous souciez d'en tirer une copie, puisqu'elles y sont chères et fautives. Je vous en enverrai une parfaite à Paris, si vous y retournerez. Elle ne vous coûtera rien, même pour le transport, n'en doutez pas.

L'impératrice n'aura rien entendu de la musique de Paisiello jusqu'à tant qu'elle ne fera exécuter ses opéras bouffons avec le napolitain. Ses finales, ses *duetti*, *terzetti*, *quintetti*, sont les chefs d'œuvre qui l'immortaliseront.

Piccinni est un malheureux. J'apprends les désagréables nouvelles de lui de Paris; et j'ai grand peur qu'il ne fera ni de la musique française ni de l'italienne. Je m'attends d'apprendre la nouvelle qu'il est placé pour intendant de cuisine chez Madame, comme Goldoni, venitien, y est maître en langue toscane, qu'il ne sait pas.

Vous nous faites grand tort à croire qu'on aurait pensé à moi pour choisir un ministre auprès de S. M. I. On a pris ce que nous avions de meilleur. D'abord, un prince allié à ce que la cour a de plus grand, dont la sœur est mariée au prince de Montemiletto, qui en premières noces avait épousée la tante de la princesse de Modène archiduchesse, dont l'esprit est le mieux cultivé, qui est des plus riches que nous ayons et qu'on a fait chambellan d'exercice pour surcroit des décorations. Vous voyez que malheureusement je n'étais assez grand pour songer à une de-

(1) Dal copialettere detto di sopra (*Critica*, I, p. 399).

stination; mais heureusement non plus assez petit pour en être de sa suite. Ainsi, si je dois un jour aller à Pétersbourg, ce ne sera pas vraisemblablement aux frais de ma cour. Je trouve bien plus probable que ce soit aux frais de l'impératrice.

Mais parlons d'autres choses. Est-il possible que vous ayez la cervelle si poncée, l'esprit si borné, pour ne pas apercevoir tout de suite l'extrême ressemblance qu'il y a entre Catherine et sire Louis XV de piteuse mémoire? N'avez-vous pas jamais acheté dans votre vie une pierre antique? Achetez-en une. Tirez-en le cachet. Ce cachet ne ressemble-t-il pas à la pierre gravée? Voilà la ressemblance. Mais l'une est en creux, l'autre en relief. Voilà la différence.

Parlons cependant de cela plus sérieusement. Savez-vous bien que l'idée d'écrire ces deux vies en parallèle sur le goût de Plutarque est charmante? Il n'y a que les imbeciles qui croiront que Plutarque choisissait ses héros grecs et romains par ressemblances, pour en faire des pendants. Il n'y a rien de cela, et ses comparaisons ne servent qu'à jeter de vues de morale et de politique sur les causes des événements.

C'est précisément cela qu'on doit faire en réunissant les vies de deux souverains contemporains, car c'est là précisément leur plus grand rapport, d'avoir vécu dans le même siècle. Leur ressemblance est que Louis XV était un très bel homme et le plus aimable des hommes comme particulier, et Catherine est une très belle femme et la plus aimable des femmes.

A cela près, il ne faut plus songer aux rapports de ressemblance. Il faut seulement montrer le tableau des deux nations, la française et la russe, l'une descendante, l'autre montante; et chercher dans le caractère, la conduite, les gestes de leurs souverains les causes, — car elles sont là, et pas autre part, — pour lesquelles les Russes sont montés si haut et le Français dégringolés si bas sous Catherine II et Louis XV.

Vous montrerez que Louis, qui n'avait nul besoin de s'appuyer sur personne, s'est toute sa vie non seulement appuyé, mais même laissé conduire par des hommes et par des femmes: Fleury, Choiseul, Pompadour, Dubarry. Et vous montrerez Catherine, dont le circonstances exigeaient presque qu'elle s'appuyât, qui n'a voulu jamais se laisser conduire ni par aucun homme ni par aucune femme (si ce n'est par vous, à faire l'achat de ma bibliothèque).

Vous montrerez ensuite que par cette différence de faiblesse et de force de caractère, il en est arrivé que Louis XV, sur le trône le plus ancien, le plus assuré, le plus tranquille, a couru tous les risques jusqu'à l'assassinat, et que Catherine, dans une situation où elle avait beaucoup à craindre, n'a couru aucun risque et n'en courera jamais.

Vous montrerez ensuite que ces deux souverains ont également encouragé les arts agréables et le luxe, et que cependant les mœurs des Français se sont corrompues, la valeur s'est amollie; pendant que chez les Russes il est arrivé le contraire. La raison en est qu'en France on a encouragé un luxe voluptueux, qui énerve; en Russie un luxe magnifique,

qui fortifie. Les Russes d'aujourd'hui se battent mieux, tous couverts de brillants, que leurs ancêtres, couverts de peaux et de haillons, ne faisaient. Mais ils ne se battraient pas, s'ils étaient couverts de dentelles et de mouselines.

Vous montrerez enfin que la cause de la décadence de la puissance militaire de la France et de l'agrandissement de celle des Russes vient d'un même principe. C'est qu'en France on a négligé et perdu la marine; en Russie on l'a poussée à une élévation miraculeuse.

Vous passerez ensuite à faire remarquer que la politique de Louis XV a été assez gauche, lorsqu'en voulant élever un allié, — le roi de Prusse, — elle s'en est fait un ennemi très redoutable, et a donné aux Anglais un ami très puissant (1). Que Cathérine, au contraire, en se faisant un allié en Pologne (2), l'a mis assez bas pour ne pouvoir lui nuire jamais; et je me flatte qu'elle le soutiendra pourtant assez pour ne jamais le laisser écraser et pour lui servir éternellement de barrière et d'un bon « ouvrage à corne ».

Vous remarquerez enfin que Louis XV gagna l'épithète de « bien aimé », parce qu'il avait bien battu ses ennemis, et qu'il mourut en exécration pour avoir voulu anéantir les Parlements. Catherine n'aura ni épithètes ni sobriquets: j'en répons. On s'embarrassera dans le choix. L'épithète de « grand » est pour ceux qui les premiers défrichent et commencent un ouvrage, quoique grossier et imparfait. Alexandre, Charles empereur, S.t Léon, S.t Grégoire et le czar Pierre vous prouvent cela. Ainsi ce n'est pas un épithète pour elle, qui achève et met le comble à l'ouvrage. Pour moi, je l'appellerais « la bien respectée », ce qui vaut mieux que « le bien aimé »; épithète qui seul preuve une nation ammolliée, et qui ne parlait et ne songeait qu'à l'amour.

Dans la conclusion, vous souhaiterez à Catherine, et de bon cœur, une seule ressemblance de plus à Louis XV; c'est celle de la durée de soixante ans de règne (3).

Voilà votre ouvrage fait et vous voilà tiré d'embaras. Dieu voulût que j'eusse pu avec autant de facilité faire entendre raison à l'abbé Morellet!

(1) Giudizi precisi sulla rovinosa politica francese, durante la guerra dei sette anni, sono dati dal Galiani nel carteggio col Tanucci. Si veggano le *Lettr. ined. di Bern. Tan. etc.*, in *Arch. stor. nap.*, XVIII e XIX, passim.

(2) Stanislaso Poniatowsky. Anche della sua elezione (1764) si parla molto nel carteggio col Tanucci.

(3) 1715-1774.

GIOVANNI PAISIELLO ALL'AB. GALIANI (1).

Riveritissimo e stimatissimo signor consigliere,

Non ho potuto scriverle prima, perchè le grandi occupazioni che ho non me l'hanno permesso. Intanto, la ringrazio infinitamente per la memoria che il signor consigliere sempre conserva per la mia persona.

Ho inteso con piacere le notizie datemi sull'esito del nostro *Socrate* (2); e, riguardo al terzo atto che si desidera rifatto di nuovo, lo farò con tutto il piacere, purchè mi si mandi il libro, e lo farò subito (3).

Dal signor conte Boutterlin, che è qui arrivato, ho avute notizie della di lei stimatissima persona, che mi hanno fatto molto piacere.

Non ho mancato di far sapere a S. M. I. l'imperatrice quanto lei ha favorito dirmi nella lettera; e la medesima mi ha fatto dire di farlene i ringraziamenti.

Tutti i signori che sono di sua conoscenza la salutano caramente, come a dire il signor conte Woronzoff (4), il conte Romanzof, il conte Boutterlin, etc.

(1) In queste due lettere del Paisiello ho corretta l'ortografia e la punteggiatura, troppo spropositate.

(2) Come è noto, il *Socrate immaginario*, musicato dal Paisiello, era andato in scena, la prima volta, al Teatro Nuovo, nell'autunno 1775; ma la censura avea creduto impedirne subito le ulteriori rappresentazioni. Fu rimesso in scena, per la seconda volta, nella primavera del 1780, ottenendo anche allora un enorme successo. — Ecco come il Galiani, in data dell'11 marzo 1780, ne informava il Paisiello: « Carissimo amico, — Forse, non sarò il primo a dirvi che, siccome siamo qui rimasti desiderosi di sentire la vostra divina musica, per cui si son ripetute più di un'opera vostra; così S. M. ha ordinato che si rimettesse in scena il famoso *Socrate*, senza mutarsene nè una parola nè un'aria. Ha questo avuto un incontro grandissimo, anche perchè la parte di Socrate è stata recitata, non già da Gennaro Luzio, ma dal gran Casacciello, che ha saputo perfettamente investirsi del carattere. Il re e la regina vi sono andati più volte; e S. A. I. l'arciduca, governatore di Milano, principe di grandissimo spirito e qualità, l'ha gustato infinitamente. — Conservatemi la vostra amicizia. Salutatemmi donna Cecilia. Vi abbraccio di cuore, e sono il vostro etc. etc. ». Cfr. *Onori funebri renduti alla memoria di Giov. Paisiello* (Napoli, Trani, 1816), p. 127; nonchè l'ediz. del *Socrate*, curata dallo SCHERILLO (Milano, Sonzogno, 1886), p. 12 sg.

(3) Posseggo un quadernetto autografo del Lorenzi, in cui è il terzo atto del *Socrate*, non solamente con molte varianti, ma con qualche scena a dirittura mutata. Può darsi che tali cangiamenti siano stati fatti per l'occasione a cui allude il Paisiello.

(4) Si veda più sopra, p. 503, n. 4.

Per la festa del nome di S. M. I. l'imperatrice, che è stato il 25 novembre scorso, è andata in iscena una nuova mia opera, intitolata *l'Alcide al bivio* (1) di Metastasio, e, per grazia del Signor Iddio, ha avuto un buon successo. Ci ho faticato moltissimo, perchè ho voluto uscire dagli inconvenienti che si fanno nelli teatri d'Italia, avendo affatto escluso passaggi, cadenze e ritornelli; e quasi tutti i recitativi li ho fatti strumentati.

Riguardo alla venuta dell'imperatore (2) qui, le dirò che, dopo avermi fatto mille politesse, ha voluto avere due delle mie opere buffe fatte qui, intitolate *Li filosofi immaginari* e *La finta amante*, e mi ha fatto presente d'una tabacchiera.

Anche per la venuta del principe di Prussia, ho avuto il piacere d'andare da lui qualche volta, a fargli sentire qualche cosa di mia composizione. Egli ha voluto ancora avere l'opera buffa *La finta amante*; e, nella sua partenza, mi ha fatto anche avere una tabacchiera con cento zecchini dentro.

Sono, intanto, a pregare il signor consigliere di farmi sapere qualche cosa del destino delle mie opere che ho fatte in Pietroburgo, le quali sono state mandate da questa cancelleria delli affari esteri al signor conte Razamowsky (3) in Napoli, per doversi dette opere consegnare a S. M. il nostro re, che Iddio guardi, avendomi il medesimo fatto dare l'ordine dal signor D. Giuseppe Capecelatro, arcivescovo di Taranto, di dovergli mandare tutte le opere che io ho fatte qui, onde io subitamente le feci copiare. Le dette opere sono la *Nitteti*, *Lucinda ed Armidoro*, *l'Achille in Sciro*, il *Demetrio*, *I filosofi [immaginari]*, *Il matrimonio inaspettato* e *La finta amante*. Sicchè, queste sono state spedite, fin dal mese di settembre scorso, e sino ad ora non si è ricevuta nessuna risposta.

Aveva pure scritto all'arcivescovo di Taranto, per fargli sapere il costo di dette copie, il quale è di trecentocinquanta rubli; ma gli diceva che io ne avrei fatto un presente a S. M., e che per me sarebbe stata una grazia particolare. Lo pregava, poi, di raccomandarmi a S. M., che mi potesse fare la grazia di ammettermi un giorno nel numero dei suoi servi, in modo che, tornando costi, non fossi più obbligato ad uscire dalla mia patria, e potessi occupare quel poco talento che ho al servizio di S. M. Ma, per mia disgrazia, non ho potuto saper niente fino a questa sera; perciò priego il signor consigliere di abboccarsi con il signor D. Giuseppe

(1) Cfr. in generale sulle opere del Paisiello menzionate in queste lettere, FÉTS, FLORIMO e CROCE, opp. e ll. cit.

(2) Giuseppe II d'Austria, sotto il nome di conte di Falkenstein, aveva fatta una lunga visita a Caterina II, trattenendosi a Mohilow ed a Pietroburgo, dal 2 al 20 giugno 1780. Tra i due sovrani s'era anche discusso del nostro abate. Cfr. *Correspond.*, II, 553.

(3) Il conte Andrea Razamowschy, inviato straordinario russo a Napoli fin dal 1777. Cfr. *Correspond.* (ediz. Asse), II, 287 n.

Capecelatro, arcivescovo di Taranto, e farsi dire come vede questo affare, e farmi la grazia di farmi sapere qualche cosa.

Intanto, la priego di perdonarmi la seccatura; ed, offerendomi ad ogni suo stimatissimo comando, con tutto il dovuto ossequio, mi dico, etc.

S. Pietroburgo, il dì 8 del 1781.

P. S. La priego di fare i miei saluti al caro D. Titta Lorenzi (1), e pregarlo di farli da parte mia alla [duchessa (2)] di Sansevero e a sua sorella. La priego ancora di darmi notizia di questi te[atri] di Napoli, e dirmi quale sia il maestro che si fa applaudire.

19.

LO STESSO ALLO STESSO.

[Settembre 1781] (3).

Stimatissimo ed amatissimo mio signor consigliere,

Rispondo a due sue stimatissime: una in data di 26 giugno e l'altra in data di 7 agosto. Tutte due egualmente mi sono state di somma consolazione.

Nella prima, mi significa il dolore che il mio caro signor consigliere ha sofferto per la nuova da me datagli, della mia conferma a questo imperial servizio, e perciò gli sarò eternamente obbligato di tanta bontà e amore che ha per me.

Non ho mancato di fare i suoi complimenti al sig. de Schouwaloff (4); e a quest'ora si sarebbe spedito il manicotto, se il poveretto non fusse

(1) Giambattista Lorenzi.

(2) A questo punto il foglietto è un po' lacerato.

(3) Desumo la data dal contenuto della lettera.

(4) Andrea conte di Schouwaloff (1727-89), favorito di Caterina II ed il Galiani s'erano conosciuti a Parigi, e rivisti a Napoli, nell'aprile 1771. Cfr. *Correspond.*, I, 380 sg. Riguardo al manicotto, di cui parla il Paisiello, trascrivo dalla medesima *Correspond.*, II, 682, il seguente brano d'una lettera del G. allo Schouwaloff, di cui posseggio la minuta: « Le prince Jousoupof m'a remis le manchon dont vous l'aviez chargé. Admirez ma simplicité et ma crasse ignorance en fait de peaux d'animaux morts, car sur celle des vivants je ne suis pas autant à l'obscur. Je ne connaissais que les peaux d'agneaux morts-nés, ratinées ou frisées, et je n'avais jamais encore vu les damasquées (et c'est ainsi qu'on les nomme). Il m'a donc paru que le manchon avait été furieusement endommagé par la pluie et le voyage, et me voilà au désespoir. J'envoie ensuite chez les marchands pour tâcher de réparer le désastre, et quel est mon étonnement d'apprendre que ce vice est une beauté, que tout est naturel et qu'il n'y a rien de si précieux! Agréé donc mes remerciements en proportion du présent en lui même et de la marque de votre souvenir, qui m'est encore plus cher ».

stato costretto a soffrire una malattia mortale; ma ora sta bene, solamente soffre la convalescenza; onde, subito che sortirà, non mancherò di ricordarcelo. Circa al libro che lei vuol spedirgli sul governo della moneta, mi ha detto di spedircelo in Roma, chè da Roma avranno pensiero di spedirlo qui a Pietroburgo. Credo che lei conoscerà qualcuno di sua conoscenza in Roma, altrimenti mi farò fare l'indirizzo da lui e glielo spedirò.

La ringrazio infinitamente delle notizie datemi dell'esito della mia opera del *Matrimonio inaspettato*. Spero, adunque, maggior esito nell'altre, mentre di gran lunga sorpassano questa.

Non ho mancato far sapere tutte le sue belle espressioni, che mi fa in questa lettera, appartenenti a questa nostra impareggiabile sovrana. L'ho fatta leggere al suo segretario, e spero che gliel'avrà detto. Subito che ne avrò la risposta, non mancherò di farglielo sapere al mio caro signor consigliere.

Spero che a quest'ora avrete ricevuto l'opera dell'*Alcide*, per poterla fare avere a S. M. la nostra regina.

I libri dell'opera, che lei dice di aver consegnato al signor conte Razamowschy, qui ancora non si è ricevuto niente, nè si sa se gli ha spediti.

Mi è dispiaciuto sentire che il nostro Titta (1) non sarà in caso di terminare il libro per il tempo promessomi, mentre avrei dovuta farla per il giorno del nome di S. M. l'imperatrice. Spero, però, che nel ricever questa mia, mi sia stato già spedito; altrimenti, bisognerà aspettare altra occasione per poterla far rappresentare. Perciò la priego di fargli tutte le premure possibili.

Riguardo al poeta che lei mi propone per fare qualche opera buffa, gli dirò che mi farà molto piacere; ma non posso avanzare nessuna proposizione a causa di questa tardanza del libro di Titta; perchè, se mi avesse mandato il detto libro, allora se ne avrebbe veduto l'esito, ed io potrei parlare con più efficacia col nostro direttore; ma ora si sta allo scuro di tutto, e non posso parlare di niente, se prima non sarò sbarazzato di Titta.

Non ostante, però, potrà fargli fare un libro, e le sue fatiche saranno ricompensate, in maniera che sarà contento, e il denaro gli sarà consegnato dal signor conte Razamowsky, a cui dovrà consegnare il libro. Quello poi che dovrà raccomandargli si è la brevità, perchè non deve durare più di un'ora e mezza; e, se sarà più breve, si farà più onore. Non dev'essere che in un solo atto, o pure due, solamente a cinque o quattro personaggi, i caratteri delli quali glieli spiegherò qui sotto, e che attualmente sono al servizio di questa imperial corte.

(1) G. B. Lorenzi.

Un buffo caricato, il quale fa eccellentemente la parte di vecchio, di padre, di tutore geloso, di filosofo.

Un secondo buffo caricato, il quale lo puol paragonare a Gennaro Luzio (1).

Il tenore puol paragonarlo a Grimaldi (2), ma recita ancora il gran comico, e canta bene.

Abbiamo una buffa, che fa eccellentemente qualunque carattere caricato.

Abbiamo un'altra donna, la quale recita il mezzo carattere, la quale fa la parte uguale con l'altra; e questo glielo avviso, acciò possa regolarsi il poeta per la distribuzione delli pezzi di musica, acciò una non possa dire che ha meno dell'altra.

Eccogli descritta la compagnia che si trova qui al servizio, onde sopra di questi caratteri deve il poeta travagliare.

Gli avverto: pochi, pochissimi recitativi, perchè non s'intende la lingua, pezzi di musica quanti ne vuole, in arie, cavatine, duetti, terzetti e finali all'uso di Napoli: che vi siano dentro degli accidenti. Il libro deve essere tutto in lingua italiana; ma che non sia un basso comico, ma più tosto nel mezzo comico: basta che sia di carattere. Sicchè, in tutto, sono due donne e tre uomini, tutti eccellenti per eseguire i caratteri descritti.

Per non avere qui nè poeta nè libri, sono stato costretto di mettere in musica la *Serva padrona*, fatta tanti anni fa dal fu Pergolesi (3), come lei sa; ed andò in scena il dì trenta dello scorso, con un successo mirabile, per il quale S. M. I. l'imperatrice ha fatto un presente alli due attori: cioè alla donna, che ha fatta la parte di Serpina eccellentemente, gli ha donato un fiore di testa di brillanti; all'uomo, che ha fatto la parte di Uberto (che con difficoltà si puol far meglio), gli ha donato un anello di brillanti; e a me una scatola con un contorno di brillanti (4).

(1) Famoso cantante buffo di quei tempi. Recitò in parecchie opere del Paisiello, e, tra le altre, nel *Socrate*. Cfr. FLORIMO, op. cit., IV, passim; CROCE, *Teatri*, passim.

(2) Nicola Grimaldi, detto Niccolino. Fu pure uno degli attori del *Socrate*.

(3) Il celebre « *intermezzo* » in due parti del Pergolesi fu rappresentato la prima volta al teatro S. Bartolomeo, nel 1733. Cfr. FLORIMO, II, 203.

(4) Da queste lettere si può vedere di quanti regali il Paisiello fosse debitore alla munificenza di Caterina, che lo trattava davvero regalmente. « Una sera d'inverno » racconta il FLORIMO, II, 266, « che la sovrana ricevè Paisiello nel suo appartamento, invitato il maestro a sedere al cembalo, egli, stropicciandosi le mani, mostrò d'aver freddo. L'imperatrice s'alzò immantinente; e, toltasi la pelliccia d'ermellino, adorna di sei bottoni di grossi brillanti, colle proprie mani la mise sulle spalle del maestro, pregandolo di tenerla per garantirsi dal freddo ».

La dett'opera la spedirò subito, con la prima occasione, al mio caro signor consigliere, acciò la possa guardare presso di sè, per amor mio. Unito alla detta, gli spedirò ancora il libretto, nel quale vi troverà la lettera dedicatoria che ho fatta a S. M. I. per mia discolpa, acciò il pubblico non mi taccia per un ardito.

La prego di fare andar sicuro la qui acclusa lettera in Taranto.

fine.

FAUSTO NICOLINI.

III.

I LIMITI DELLA COMPETENZA DI UNA RIVISTA ARCHEOLOGICA.

Desidero sottomettere al giudizio dei lettori e degli studiosi una questione di massima, e comincio col riassumere brevemente i precedenti di fatto, dai quali essa sorge.

Quattro anni addietro, le vicende della politica, che troppo spesso si ripercuotono nelle faccende dell'amministrazione, fecero sì che a direttore di quel grandioso istituto che è il Museo Nazionale di Napoli fosse nominato un uomo di molto e vivace ingegno ed egregio cultore di storia antica, ma privo di ogni capacità amministrativa e direttiva, subitaneo e incostante nelle sue risoluzioni, novatore inconsulto e distruttore incessante delle proprie innovazioni, disordinato, esaltato, affetto di mania persecutoria e persecutore invece egli stesso, e via discorrendo: il quale piombò su quell'istituto come l'ira divina sopra una città condannata. Dapprima, la gente, che stava a guardare, fu come sbalordita e restò incerta; poi, si cominciò a udire qualche voce di protesta; presto le voci divennero un coro assordante; e si accesero fiere polemiche sui giornali e si ebbero interpellanze alla Camera dei deputati e furono ordinate inchieste tecniche e amministrative. Tra coloro che protestarono, fu anche il sottoscritto, che, napoletano, assistendo allo scempio che si compieva nel Museo, non poteva non esserne toccato (1).

Il signor Salomone Reinach, compilatore della *Revue archéologique* di Parigi, prese invece, fin dal principio, a difendere il neodirettore del Museo di Napoli; e ha continuato con una serie di articoletti, che si possono leggere quasi in ogni fascicolo di quella rivista, da due o tre anni in qua. Ed era nel suo diritto, se egli aveva la convinzione che, nel rispetto archeologico e artistico, l'opera di quel direttore fosse lodevole.

(1) Pubblicai le mie osservazioni e giudizi nella rivista *Napoli nobilissima*, nel *Marzocco* di Firenze, e nel *Giornale d'Italia*.